

NOEL D'AMOUR

Jean Malouin traversait la grande épreuve de sa vie.

La jeune fille qu'il aimait, son seul motif de vivre depuis deux ans, celle qu'il rêvait de faire l'ange de son foyer, allait se marier avec un autre. La nouvelle en était maintenant publique.

Il ne lui en voulait pas d'avoir été préféré, simplement il trouvait sa destinée bien lourde.

D'ailleurs, avait-il été préféré? Jamais, par un caprice de la nature, et par cette fierté, faite de timidité et de crainte, que connaissent seuls les vrais amoureux, il n'avait avoué son immense amour à sa bien-aimée, et toujours, il s'était appliqué à lui faire croire qu'il n'était pour elle que le grand ami-frère qu'une similitude de goûts avait rapproché et que les circonstances éloigneraient infailliblement.

Et maintenant le destin venait de lui jouer ce tour de le prendre au mot. Il apprenait que tout était fini. Elle se mariait. Cette nouvelle, c'était en lui l'effondrement de son unique rêve et comme le passage subit d'un jour splendide à une nuit sans issue.

Sa vie serait désormais une longue agonie; il en éprouvait l'intense sensation par ce beau soir de la veille de Noël, alors que passaient sur la route au son des clochettes, et dans les rires éclatants, les couples joyeux.

C'était vraiment une belle nuit de Noël. L'éclatante blancheur d'une neige nouvelle se reflétait dans un ciel paré d'étoiles. L'air vif piquait les chairs du visage, mettait du sang aux joues, au cerveau des idées saines.

Jean Malouin filait vers l'église au meilleur train de son cheval. Un peu avant de passer chez Mademoiselle Antoinette Perrault (c'était le nom de sa bien-aimée), il ralentit son allure.

Avec l'atmosphère vivifiante de cette nuit, une immense bonté pleine de résignation le pénétrait jusqu'à l'âme.

Non. Elle ne l'avait pas trompé. Il ne devait s'en prendre qu'à lui-même peut-être de ne pas s'être fait aimer. Devait-il lui tenir compte de n'avoir pas lu au fond de son âme quand lui-même avait si bien pris garde de lui en voiler l'intime sentiment? Alors pourquoi n'entrerait-il pas lui dire bonsoir comme à l'ordinaire? Il s'était appliqué à lui faire croire qu'il ne lui portait qu'un simple intérêt amical, pourquoi maintenant se diminuerait-il dans son estime en lui montrant qu'il la boudait d'un mariage qu'il n'avait rien fait pour empêcher.

Le salon était éclairé. Il arrêta. Ayant entendu le son des clochettes d'une voiture à la porte, le père Perrault sortit sur le seuil.

Déjà Jean avait jeté la robe sur le dos de son cheval. Il serrait la main du vieillard qui disait: "Il est de bonne heure pour la messe, si tu voulais déteuler."

Jean remercia en suivant le père Perrault qui continuait de parler: "Ma Toinette est pas ben portante depuis quelque jours. Ça lui fait un bigre chagrin de manquer sa messe de minuit. Les autres jeunes gens viennent justement de partir." Mademoiselle venait audevant de lui, un peu pâle, l'air un peu fatiguée. Jean, qui avait consenti à enlever son paletot, reprenait son rôle, lui exprimant gaiement ses sympathies, disant des balivernes, faisant "étriver" la belle sur son prochain mariage.

Laisés seuls ils reprirent leurs anciennes causeries amicales.

Elle disait comme ça lui faisait de la peine de ne pouvoir aller entendre la messe de minuit. Depuis sa première communion, c'était la première fois qu'elle y manquait.

Lui maintenant, seul avec elle, sous le poids de la grande tristesse qu'il endurait, il perdait de sa loquacité, il avait cessé ses badinages.

Il parlait avec des sanglots dans la voix d'une grande espérance trompée, laissant le cœur sans volonté, l'âme sans ressort et sans vie. Qu'irait-il faire à cette messe de minuit maintenant qu'il n'avait plus rien à espérer, plus rien à demander à Dieu? Et sans fierté à cette heure parce que sans espoir il mettait à nue son âme pleine d'amour.

Elle écoutait ces aveux doucement émue. Elle s'était mise au piano jouant des airs de Noël. Lui chanta minuit chrétien et récita la si belle poésie de Fernand Greigh:

"C'est le jour où naquit sur la terre,  
"Le Juste qui parla d'universel amour...  
"Célébrons-le: chantons suivant d'usage antique.  
"Non pas un chant appris et vulgaire, qui ment!  
"Chantons du cœur et non des lèvres seulement.  
"Et faisons de notre âme elle-même un cantique!"

A son tour par bribes de phrases, elle avouait son amour fier et timide, et lui, dans un indicible bonheur, buvait ses paroles.

Quand ils se taisaient on pouvait entendre le ronflement des vieux dormant dans la pièce voisine. Côte à côte, assis dans la causeuse, les mains dans les mains, ils ne parlaient plus. Leur âme vibrait à l'unisson dans un serment d'éternel amour..... Leurs cheveux se touchèrent, leurs lèvres s'unirent..... cependant qu'au dehors sonnaient à pleine volée les cloches de l'église annonçant l'heure du grand mystère de la Nativité:

PAUL DARCHER.

UNE FETE RELIGIEUSE A QUEBEC  
SOUS M. DE MONTMAGNY,  
19 MARS 1637.

En prenant possession de ce pays, les Associés s'étaient réjouis dans la pensée qu'ils pourraient le consacrer tout entier à Dieu; et sachant que les Récollets le lui avaient déjà dédié, sous le patronage de Saint-Joseph, ils envoyèrent une image en relief de ce saint patron, qui fut placée sur l'autel de Notre-Dame de Recouvrance, Mais, comme l'adoption de Saint-Joseph pour premier patron du Canada n'avait pu être faite avec toutes les conditions voulues, alors que les Calvinistes dominaient dans le pays, on résolut de la renouveler avec les solennités exigées par le droit ecclésiastique. Il fut donc arrêté que les magistrats et le peuple, de concert avec les ecclésiastiques, la ratifierait de la manière la plus solennelle; et, afin qu'il n'y manquât rien de tout ce qu'on pouvait désirer, le Souverain Pontife Urbain VIII sanctionna ce choix en accordant l'indulgence plénière le jour de la fête de ce saint Patron.

La veille, cette année 1637, on arborait le drapeau et on tira le canon pour annoncer la solennité du lendemain; et, quand la nuit fut venue, on fit, en signe de réjouissance un feu d'artifice, le plus agréable et le plus frappant par sa variété et son éclat qu'on eût jamais vu dans le pays. M. Jean Bourdon, géomètre, en avait conçu et exécuté la partie architecturale,

et les pièces d'artifices étaient de la composition du Sieur de Beaulieu. Pour exprimer allégoriquement l'objet de la fête, on avait construit deux petits édifices, posés chacun sur une pièce de bois assez élevée. L'un représentait la Nouvelle-France sous la forme d'un petit château carré et crénelé, flanqué à ses angles de quatre tourelles surmontées de leurs guindons, le tout bien proportionné et varié de diverses couleurs. Sous la toiture du château s'élevait une sorte de couronne; plus haut, une roue mouvante, et au-dessus une croix, terminée à chacune de ses trois extrémités par autant de grandes fleurs de lis, qui paraissaient ornées de brillants. Ce château, porté sur un plateau, était défendu à ses quatre angles par autant de roques mouvantes et tout autour par 16 lances de feu, sans parler encore de 4 grosses trompes, d'où devaient partir et s'élever dans les airs plus de 200 fusées ou serpenteaux. Proche de ce château, symbole de la Nouvelle-France, était porté, sur une pièce de bois l'autre petit édifice. Celui-ci était oblong, en forme de cartouche; sous sa face principale, paraissait, en transparent, le glorieux nom de St-Joseph, en grands caractères romains, et, de ce nom, devaient s'élever des serpenteaux, des fusées, tantôt en ligne perpendiculaire, et tantôt en arcade, au milieu d'une pluie d'étoiles de feu.

Tout étant ainsi disposé, M. de Montmagny, avec son lieutenant, M. de l'Isle, et les messieurs de leur suite, sortirent du fort au commencement de la nuit, et se rendirent auprès de l'église, où étaient élevés les édifices dont nous parlons. Tous les habitants de la Nouvelle-France s'y étaient rendus pour participer à cette réjouissance publique; et, en présence de tout ce peuple, le gouverneur alluma lui-même le feu d'artifice, dont les jets subits et les éclats de lumière étonnèrent merveilleusement les sauvages, et notamment les Hurons. Le lendemain, fête de Saint Joseph, l'église fut plus fréquentée encore que de coutume, et comme elle l'était au jour de Pâques, chacun bénissait Dieu d'avoir donné pour patron de la Nouvelle-France le gardien même de son divin Fils, dans la personne du glorieux Saint Joseph. La piété envers Jésus, Marie et Joseph fut ainsi, dès ces premiers temps, la dévotion propre des Canadiens; et nous voyons que, le premier du mois de mai 1637, M. de Montmagny fit dresser devant l'église un grand arbre enrichi d'une triple couronne, au bas de laquelle étaient trois grands cercles, l'un sur l'autre, ornés de festons, qui portaient écrits comme dans un écusson les noms de Jésus, Marie, Joseph. Ce fut le premier "arbre de mai" dont la Nouvelle-France honora l'Eglise; il fut salué par une escouade d'arquebusiers; et les soldats en plantèrent un autre devant le fort. Celui-ci portait une couronne sous laquelle paraissaient les armes du roi, celles du cardinal de Richelieu et celles du Gouverneur.

"Histoire de la colonie française".

Abbé FAILLON.

—:o:—

En Italie, le tabac fait partie de la ration régulière des soldats.

Il y a près de 3,000 avocats à Londres.

\*\*\*

Des médecins soutiennent que le baillement est bon contre les maux de gorge.